

des filles et des garçons

Préface de Fadéla Amara
présidente du mouvement *Ni putes ni soumises*

Ed. Thierry Magnier, 2004

11 nouvelles de :

Jeanne Benameur

Shaïne Cassim

Kathleen Evin

Guillaume Guéraud

Véronique M. Le Normand

Susie Morgenstern

Jean-Paul Nozière

Mikaël Ollivier

Thomas Scotto

Leïla Sebbar

Frank Secka

C'est un livre sans majuscules. *des filles et des garçons* sont entrés dans la ronde ensemble c'est pas trop tôt. Enfin la mixité arbitraire qui, depuis que je m'en souviens c'était au lycée et j'avais 11 ans, n'a rien résolu de nos séparations de corps à l'intérieur de nous solides et bâties avec béton par nos anciens, cette mixité qui couvre de sa pelouse truquée sans racines nos impuissances à nous parler d'une cour des petits à l'autre où nous avons toujours été murés avant d'avoir grandi, explose dans la violence attendue du sacrifice.

Sacrifice : « Oblation faite à une divinité d'une victime ou d'autres présents. » dit le Dictionnaire encyclopédique universel. Amusant, tenir compte dans mon papier du fait qu'il est écrit « à une divinité » et non pas à un dieu, auquel peut-être il aurait fallu mettre sa majuscule faute de quoi il y aurait eu faute sans doute.

Donc, « une divinité » nous attendait sans que nous nous en doutions nous autres, filles et garçons des cités des années... là aussi, tenir compte du fait qu'on ne sait pas précisément quand « ça » a commencé, donc

éviter de s'aventurer dans des histoires de dates et supposer que la divinité dont il s'agit a toujours existé mais en raison de la modernité de nos sociétés, on ne la met plus en avant. Il a fallu Sohanne et sa mort insensée (surtout pas de mots pour nommer « ça »... pas de mots qui osent donner un sens à « ça »...) pour que « ça » redevienne visible.

Notre histoire est une histoire sans majuscules. Une histoire qu'aucune langue classique ou littéraire ne va conter parce que la langue des Ecoles, elle, ne se mêle pas de « ça ». Depuis le récit de Samira Bellil on sait parmi les gens qui écrivent pour témoigner de la vie que la divinité dévore, engloutit et fragmente de préférence les filles. Avec pour outil d'anéantissement programmé et main d'œuvre de son sale boulot, les garçons. Nous autres on le savait depuis toujours mais il fallait que ça soit écrit. Sans majuscules. Il fallait que ça soit écrit comme ça avec du sang, de la pisse, du sperme et des crachats. Des mots qui disent notre réalité malade. Des mots qui sont les fleurs malades de notre réalité.

Dire et redire des banalités sans pareilles mais il le faut, que tous les psy. s'acharnent à répéter, par exemple que filles et garçons nous sommes des êtres de différence et que nous n'avons jamais été plantés dans le pot du grandir de la même façon... Et que c'est sans doute à partir de cette évidence-là mais qui n'est pas pour tout le monde acceptable oh non ! qu'il faut se mettre au travail. Je me souviens sans mal d'une dame philosophe croisée à Montpellier lors d'un colloque où je m'étais fourvoyée et qui affirmait que préciser qu'il existe une écriture féminine, c'est créer un « clan » du féminin en réponse au « clan » du masculin. Ouah ! aurais-je eu envie de crier primairement, parce que le cri comme on le constate dans *filles et garçons*, ça libère, ouah ! donc, comme si ces clans-là n'étaient pas eux aussi des réalités depuis... des siècles !

filles et garçons est pour de bon un livre « mixte » où pour une fois « on » s'écrit des deux côtés. Des hommes qui racontent des histoires de filles qui ne sont pas des idoles, des fées, des stars ou des putains, et des femmes qui racontent des histoires de garçons qui ne sont pas non plus des héros protecteurs et richissimes, dont un au moins vient poser à sa mère la question refoulée tout au fond du tiroir-caisse des questions piégées :

à partir de leur plus récent ouvrage

A la rencontre des auteures

« - Dis, maman, c'est quoi un homme ? »

Combien d'entre nous enfants se sont posés cette question : « c'est quoi un homme ? c'est quoi une femme ? » et sans qu'il n'y ait eu de réponse se sont ensuite retrouvés dans cette joyeuse mixité face à un soi-même inconnu et à un autre étranger ? Sacrifice : offrande de soi-même sur l'autel de l'autre, ou de l'autre sur l'autel de soi-même ? Ou bien encore offrande de de l'être humain indifférencié à la grande divinité dévorante de l'Ignorance ?

Le ramadan de la parole

Jeanne Benameur

Ecrire pourquoi ?

(...) « *Mais aujourd'hui, je commence mon ramadan à moi. Et aucun Dieu ne l'a prescrit.*

C'est moi qui décide.

Je fais le ramadan de la parole.

Aucun mot ne sortira plus de ma bouche. De mon lever à mon coucher. Et tant pis pour le soleil. Je ne parlerai plus qu'à la nuit.

Parce qu'à la nuit personne ne m'empêchera de parler comme je veux, de dire ce que je veux.

Parce qu'à la nuit je vais à la fenêtre de ma chambre, je regarde le ciel. Et je parle. Libre. »

Ecrire pour dire tout ce qu'on n'a pas su répondre, pas su renvoyer comme ça sur le coup, pour esquiver le coup justement et pour apprendre à le déjouer avant qu'il n'arrive. Avant qu'il ne claque ou pire, qu'il ne tue.

Ecrire comme une claque en retour qu'on n'aura pas peur de balancer parce qu'on en a assez pris, assez reçus, assez encaissés de ces mots-là. De ceux des autres.

« *Les mots sont importants. Je l'ai toujours su.* » Les insultes lorsqu'elles pleuvent sur toi, tu ne sais pas toujours réagir, tu ne sais pas toujours te défendre. Ecrire pour apprendre à se défendre, à ne faire qu'un

corps avec les mots – « ... *Ces mots, c'était comme un bouclier avec ma vie qui scintillait dedans...* »

Des mots pour préserver la beauté de nos corps. Et la beauté de nos corps pour préserver les mots des incendies pornographiques qui allument des métaphores dans les ordures.

« ... *Au collège ce jour-là, je me rappelle, un garçon nous a appelées, mes copines Zora, Alice et moi, par des noms orduriers.* »

Ecrire pour remettre les ordures à leur place. A l'intérieur d'une poubelle de plastique verte où il n'y a que des choses jetées, cassées, usées, pourries. Où il n'y a que des choses. Et c'est tout.

Ecrire pour que cela soit la seule évidence possible.

Créer des êtres de vie avec des mots. Et créer des mots avec des êtres de vie pour les recharger de présence et d'invention.

Ecrire pour faire l'inventaire de nos joies d'avoir grandi. D'avoir mis des bas résilles et des talons aiguilles. Ecrire pour affirmer que c'est extra d'être une fille. « ... *Moi je tresse mes cheveux, je les parfume...* »

Ecrire pour que le désir soit un chat ronronnant sous nos doigts. Ecrire pour empêcher qu'on mette les chats et les femmes sur des bûchers. Nos mots sont des extincteurs habiles. Des extincteurs de haine rougeoyant à l'intérieur des regards vides. Vides de vie.

« *Aujourd'hui, j'ai quinze ans.*

Je suis une jeune fille, comme dit ma mère.

Et j'ai aimé ces mots-là dans sa bouche à elle. La première fois qu'elle a dit « Maintenant tu es une jeune fille ! » j'étais fière parce que dans son regard, dans sa voix, il y avait des promesses magnifiques pour moi. Ma vie scintillait dans ses mots. »

Nos mots sont des allumeurs de rêve et de présent dénudés. « ... *Je ne veux pas qu'on traîne les étoiles de mon désir dans la boue.* » Ecrire pour que le désir s'empresse aux portes de la cité comme un djinn malicieux.

Ecrire pour dire que le temps des vieilles hontes est passé et qu'il ne

repassera pas par là. « ... *Il faut se mettre un voile sur la tête pour éviter qu'ils nous souillent ?* »

Ecrire pour cesser d'avoir peur et d'être l'objet de la peur de l'autre. Ecrire pour expulser le mot « mal » de tous les dictionnaires. Ecrire pour ne plus être obligés de vivre et de crever dans une cave. Ecrire pour un regard aimant et fraternel.

« Je ne veux plus participer à ce langage qui fait de nous des bêtes de crainte. Je me lave de toutes ces insultes qu'on entend, de tous ces gestes obscènes, de tous ces interdits qu'ils jettent sur nous pour se protéger de leurs désirs. »

Ecrire pour nous. Ecrire pour moi.

*« Entière.
Je suis une vraie femme.
Fière et libre. »*

Pour Samia

Kathleen Evin

« J'ai promis de répondre aux questions de cette journaliste qui me tanne depuis des semaines. Et je sais que je dois le faire. Pour Samia, d'abord. C'est ce qu'elle voulait. Que son histoire serve, pour que d'autres filles ne vivent pas la même horreur. »

Samia est semblable à Sohanne, à Samira bien que Samira ait eu l'énergie et la chance de se tirer de là, semblable à chacune de ces filles qui, vivant dans un pays dit moderne, dit laïque et démocratique, sont sacrifiées sur l'autel de la déesse Ordure. C'est le nom qu'ils leur donnent dans leur langue à eux, leur langue de mecs apprise au fond des ghettos de la haine et de la peur où ils sont mis à mijoter sans soupçonner à quoi ni à qui ils servent.

A quoi ni à qui eux-mêmes sont sacrifiés. Eux, les garçons des cités des banlieues crasses, eux les garçons auxquels les pères ne parlent pas, ne parlent plus. Ordures ou charogne c'est ainsi qu'ils les nomment les filles, les garçons dans ce monde-là.

Ce monde que des administrateurs fous ont commencé à inventer il y a quarante ans et qui s'appelle lui, puisque tout au fond n'est qu'une histoire de mots : Périphérie. Périphérie de la vie.

« ...J'habite ici depuis sept ans. Dans la tour Léonard-de-Vinci, la plus haute des dix qui composent la cité des Artistes... »

Marie-Gazelle et Samia vivent dans la cité des Artistes et Samia trouve que c'est quand même mieux que ce qu'elle a pu voir de l'autre côté là-bas à Alger. « ... La violence des cousins, moqueurs et brutaux, envers elle et les autres filles... » Samia et Marie-Gazelle venue de Madagascar, deux fillettes dans la tour Léonard-de-Vinci de la cité des Artistes majuscules, deux amies, deux sœurs, « à la vie à la mort ».

Deux filles qui finiront forcément par avoir un corps de femme et ça dans la Périphérie ça signifie danger !

Comment imaginer qu'à l'intérieur de certains territoires, au sein d'un pays moderne où il y a certaines lois qui parlent d'égalité et de liberté, exister seulement c'est risquer sa peau ?

« J'avais pris des rondeurs féminines qui faisaient sourire ma mère, et qui, moi, me poussaient à m'enfouir sous des pulls de trois tailles trop grands et des pantalons dans lesquels deux comme moi auraient pu tenir à l'aise. »

Elle a des raisons Marie-Gazelle pour cacher son corps. C'est que le mari de sa mère la convoite en douceur.

Que peuvent faire les filles contre la violence du désir des hommes ? Que peuvent faire les filles si ce n'est se sauver, fuir ou se cacher sous l'obscur des tissus noirs. Résister, braver leurs mots orduriers « putes », « salopes », en bas de la tour Mozart ?

Mais les garçons, à Paris, à Lyon ou à Marseille aujourd'hui ne s'en tiennent pas aux insultes et aux mots orduriers. Les garçons aujourd'hui sont passés à l'acte. Ils savent que c'est devenu possible. Pire, ils savent que c'est licite.

Que peuvent faire les filles sinon écrire, raconter leur histoire, c'est ce qu'elles font, Samira, Samia, Marie-Gazelle. Des mots contre des coups, de l'encre contre du sang, des feuilles de papier contre des lames aiguës.

Pour Samia c'est Farid le frère aîné retourné en religion lors de son séjour en prison qui a pris la place du père. « ... *Farid a décidé de reprendre mon éducation en main et de faire de moi une bonne musulmane...* »

Violence sur l'esprit « ... *Je ne peux plus lire ce que je veux...* » Violence sur le corps « ... *D'abord en tentant de me persuader, puis en me frappant, il m'a interdit tout ce qui était ma vie...* » Le corps muet, le corps masqué passe des mains d'un homme à celles d'un autre. « ... *L'oncle d'Alger avait rappelé à Farid la promesse « formelle » de son père envers lui : sa fille aînée était promise à son fils. Il était temps de la tenir...* » Objet. Monnaie d'échange. Produit consommable. Produit consommé. Emballé. Pesé. Livré.

« ... *Le lendemain, c'était un samedi, Samia a enjambé le balcon (...)* Dans l'enveloppe de Samia, il y avait, écrit serré, toute son histoire. Abdoulaye en a fait beaucoup de copies, pour la presse et la police, comme elle le voulait. »

Ecrire pour cesser de mourir.

Les trois sœurs et les filles des cités

Leïla Sebbar

« *Les trois sœurs, on les attend. (...) Les cheveux fous des trois sœurs, comme Safia l'orpheline on l'appelle « la folle » ses cheveux en l'air, elle a pas un père ni une mère pour lui dire : « Ton foulard, n'oublie pas ton cardoun », le tissu qui s'enroule autour des cheveux de mes sœurs, ça fait une longue queue dans le dos, Safia elle a pas de sarouel et elle tape dans le ballon avec nous sur le stade.* »

Le jeune garçon qui regarde passer les trois sœurs, les trois filles du maître de l'école des garçons arabes, il vit là-bas en Algérie même si alors l'Algérie ne porte pas encore ce nom-là. Ce sont des années un peu avant celles de nos enfances à nous dans les cités de ce côté-ci de la Méditerranée, nos enfances à nous vingt ans après avec d'autres garçons algériens mêlés aux frères, aux cousins, et aux garçons de toutes les origines qu'on veut, des fils d'immigrés ou pas en bas des blocks avec nous les filles sur le macadam terrain de jeu obligé entre les poubelles.

« ... *Safia l'orpheline on l'appelle « la folle »...* » parce qu'elle joue comme les garçons dehors, elle fait ce qu'elle veut sans la famille pour lui interdire ci ou ça, parce qu'elle a senti alors que la liberté c'est d'être du côté des garçons et pas de celui des filles.

Ici aussi les filles des cités portent des jupes plissées à l'époque où je me souviens « ... *les plis des jupes découvrent la cuisse, elles ont les cuisses blanches...* » Et les garçons, en bas, à côté des poubelles qui débordent et qu'on laisse, entre le parking des voitures où ils jouent à se cacher et à hurler si jamais on approche, et le bac à sable des petits où ils vont pisser quand personne ne les voit, ils n'ont pas plus de neuf ans et peu importe l'origine alors tous ensemble ils s'appellent « les Indiens » et ils organisent la guerre contre les filles qui habitent pourtant le même escalier qu'eux.

Je me souviens, 1960-70, pas encore la haine distillée dans le compte-gouttes habile du religieux mais déjà sous nos jupes trop courtes pour nous mêler à leurs expéditions dans le terrain vague où le chiffonnier surveillait de grandes collines de détritrus fumant nuit et jour qui menait aux petits chemins boueux des jardins ouvriers, et de l'autre côté plus loin aux cabanes où survivaient des gens dont on ne parlait pas à la maison, nous sentions la brûlure. Nos mollets et nos cuisses, surtout la pliure du genou derrière, ils les visaient avec les lance-pierres où ils mettaient de gros boulons d'acier, des bouts de ferraille rouillés volés au stock du chiffonnier et des billes de plomb. Cela nous faisait de petites étoiles violettes sur la peau et déjà je me demandais sans jamais me plaindre pourquoi ?

Pourquoi nous étions des êtres différents qui n'avions ni lance-pierres ni rien qui nous permette de jouer avec eux à armes égales alors que cette « mixité » n'allait pas tarder à nous tomber dessus et qu'on nous ferait croire que nous étions semblables. Pourquoi alors que leurs culottes courtes les autorisaient à exhiber leurs jambes grêles et sans cesse éraflées, oui, pourquoi les nôtres étaient-elles la cible de leurs quolibets et de leur cruauté innocente ?

Je me souviens que je devinais que quelque chose d'essentiel nous séparait, quelque chose qu'on me cachait. Et qu'à force de ne pas pouvoir puis de ne pas vouloir y mettre des mots, il y aurait une sorte de « folie » qui s'emparerait de moi. De nous.

« Elles ont peur, je suis sûr, parce qu'on crie aussi fort que les cavaliers, on tire pas des coups de fusil, mais les mots les frappent, même si elles comprennent pas, les petites « Roumiate », elles entendent nos insultes et même si elles nous regardent pas, elles voient nos gestes vers elles. »

Lui, il vit là-bas, l'interdit qui souligne la différence il le connaît, il le partage avec les hommes dans la brutalité de la séparation d'avec la mère, lorsqu'il est devenu trop grand pour l'accompagner au hammam des femmes.

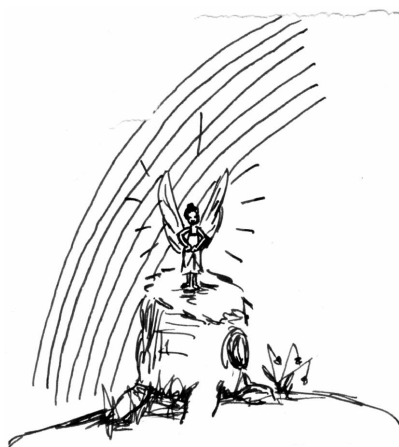
Ce qu'il ne doit plus ni regarder ni toucher, il le devine, toujours sans qu'il n'y ait de mots pour désigner, pour nommer l'autre, sa réalité, sa présence alors que rien n'explique qui « elle » est. Cet inconnu demeure à l'intérieur de lui prisonnier d'un espace fusionnel perdu qu'il nourrit de légendes, de croyances, de superstitions. En ne s'éveillant pas à la femme en tant qu'être dissemblable mais fraternel, égal à lui-même, il alimente sa peur et son désir toujours refoulé, enfoui, honteux, haineux. « ... *Ce qu'on pense, nous les garçons, (...) qu'elles sont peut-être des filles, nos sœurs aussi, même si on voit rien, mais qu'elles sont filles à moitié et l'autre moitié des « Djiniate », des génies, bons ou mauvais, mais on pense aussi que les « Djiniate » sont belles... »*

Lui maintenant il vit ici, « ... *Je suis vieux, c'est pas l'âge, c'est le tra-*

vail... » dans une des cités où les garçons continuent sur la même lancée à n'avoir aucun mot pour parler aux filles avec lesquelles ils vivent chaque jour, l'escalier, le hall, le parking, la rue, l'école, mais que fait-il pour leur expliquer, pour leur imposer, la différence qui fait le sel de l'amour, le respect ? « ... Nous, les pères, qu'est-ce qu'on fait, qu'est-ce qu'on dit ? Rien... »

Peut-être qu'il sait au fond de lui-même en repensant à son enfance et aux trois filles du maître, qu'elles ont raison les filles des cités, qu'elles ont raison de dire aujourd'hui ce que nous n'avons pas dit hier. Ecrire pour dire qu'il n'y a pas de vie vraie et bonne sans la liberté.

« ... Mais nos filles, les filles de la cité, les filles des cités résistent. Elles étaient belles, j'étais fier... »



à partir de leur plus récent ouvrage

A la rencontre des auteures